

FFM 2003 | Documentaires Un processus transparent

Mathieu Perreault

Numéro 228, novembre–décembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, M. (2003). FFM 2003 | Documentaires : un processus transparent. *Séquences*, (228), 29–29.



Asteur

FFM 2003 | DOCUMENTAIRES

Un processus transparent

Les documentaires qu'a présentés cette année le Festival des films du monde avaient presque tous une préoccupation en commun : rendre transparent leur propre processus le plus possible. Les réalisateurs montraient l'évolution de leur réflexion, celle de leur sujet. Ou alors, ils démontraient l'enquête qu'ils faisaient, soulignant l'étrangeté d'un sujet qu'on commence à aborder, les erreurs qu'on fait quand on n'a pas toute la documentation, voire même le désespoir qui nous prend quand on se cogne à un mur.

Nulle part cette préoccupation de transparence n'était plus évidente que dans le film d'Oliver Stone, **Persona Non Grata**. Le célèbre réalisateur américain a voulu mettre les pendules à l'heure sur la possibilité d'une paix entre Israël et la Palestine. Le film se transforme rapidement en une obsession d'obtenir une entrevue avec Yasser Arafat. On voit les discussions de l'équipe de M. Stone sur la stratégie à suivre : Menacer de partir ? Faire le pied de grue devant le bunker de M. Arafat ? Doit-on croire le ministre de l'Information ? Et commenter le comportement des gens qu'il rencontre ? On entend le réalisateur demander notamment à sa traductrice palestinienne si elle est fâchée contre les hommes qui ne lui serrent pas la main.

Au lieu de montrer les coulisses du journalisme, **A Certain Kind of Death**, des Américains Blue Hadaegh et Grover Babcock, adopte l'œil hébété du chercheur qui débroussaille un sujet. On voit une suite de gens parler, sans trop comprendre pourquoi ils sont filmés. Peu à peu, on note qu'il est toujours question de morts. Et finalement, un portrait des cadavres non réclamés émerge. C'est un peu l'équivalent cinématographique du nouveau roman, où le narrateur n'avait pas accès aux pensées et au passé des personnages.

D'autres films se concentrent sur certains aspects très précis du journalisme. **Recuerdos**, de la Mexicaine Marcela Arteaga, se penche sur le problème de l'interviewé qui dit des choses intéressantes, mais fait souvent des digressions, ou alors ne donne pas de bonnes images. Le sujet en question, Luis Frank, est un Lituanien qui a été espion durant la guerre de 14-18, républicain durant la Guerre civile espagnole, et a fini sa vie en exil au Mexique. Mais à plus de quatre-vingt-dix ans, il semble atteint de démence sénile. Alors Mme Arteaga a découpé les entrevues des images, et le fait parler sur des images où il n'ouvre pas les lèvres.

Cette franchise désarmante est timide comparée avec **S21 : La machine de mort khmère rouge**, du Français d'origine cambodgienne Rithy Panh. M. Panh se fait expliquer par d'anciens gardes et bourreaux khmers comment ils terrorisaient leurs victimes. Mais

comme beaucoup de journalistes, il demande à ce que soient recréées les scènes. Le côté machinal de ces saynètes est insupportable, et montre bien que les reporters de guerre doivent parfois déconnecter leurs émotions de leur sens moral.

FILTRES ET MITRAILLETES

D'autres films sont plus conventionnels dans leurs innovations stylistiques. **The Man Who Studies Murder**, de la Canadienne Barbara Doran, montre l'anthropologue Elliott Leyton durant une conférence radio et devant des étudiants, pour éviter de le montrer trop souvent dans son bureau rempli de livres. Hélas, beaucoup de documentaires se satisfont encore du plan fixe d'universitaire : entre autres, les Canadiens **Sololand/Vivre en solo**, **Women and Men Unglued**, **Sexe de rue** et **The Anatomy of Burlesque** ou le Français **L'Ennemi intime**, qui par ailleurs était l'un des plus captivants grâce à son sujet choc, la torture durant la guerre d'Algérie.

On a aussi eu droit à quelques innovations esthétiques. Oliver Stone, qui en maître du montage a su rendre son film haletant malgré le sujet galvaudé, multiplie les filtres et inscrit ses sous-titres avec des staccati de mitraillette. **Angela Shelton**, de l'Américaine homonyme, fait entendre une entrevue téléphonique déchirante (avec une alcoolique victime d'inceste) entre chacune de ses entrevues vidéo, sur des images d'autoroutes pluvieuses. Curieusement, Oliver Stone est lui aussi fasciné par la pluie sur les vitres de voiture ; c'est pour lui un filtre supplémentaire, naturel.

Le Festival des films du monde comportait cette année trois films du vétéran torontois Peter Raymont : **Arctic Dreamer**, qui suit l'histoire d'un explorateur controversé qui a eu un fils inuit mais ne l'a jamais vraiment reconnu ; **The World Stopped Watching**, sur les drames du Nicaragua, ignorés depuis que la guerre civile est terminée ; et **The Anatomy of Burlesque**, réalisé par sa partenaire Lindalee Tracey.

Séquences lui a demandé de commenter l'évolution récente des documentaires. « Il est devenu plus facile de tourner grâce aux caméras vidéo abordables, observe M. Raymont, un ancien de l'ONF, depuis Toronto. La multiplication des télévisions spécialisées accroît aussi la demande. Mais comme il s'agit des principaux acheteurs, ils ont pu imposer leur format. CBC est maintenant rendue à 45 minutes. Et il y a de moins en moins de temps pour la recherche, pour explorer des approches innovatrices. La recherche ne coûte pas cher, mais elle exige des gens spécialisés qui ne font pas toujours partie des maisons de production. »

Mathieu Perreault